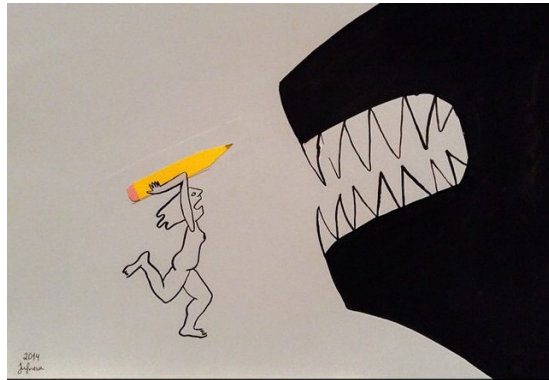


Le Danger de rire

Par Juan Villoro

L'écrivain mexicain Juan Villoro que L'atinoir publiera très prochainement nous fait part de ses réflexions et de ses sentiments à la suite de l'attentat contre Charlie-Hebdo, avec un profond humanisme et beaucoup de perspicacité. (Le texte a d'abord paru en espagnol sur le site de Criterio, un quotidien de l'État de Hidalgo au Mexique.)



(Dessin de Laia Jufresa.)

La religion commence là où l'humour s'arrête.

Qui s'approche de l'ineffable ne cherche pas la délivrance de l'éclat de rire mais des réponses (ou peut-être vaudrait-il mieux dire des « sensations ») dérivées de la foi. Cela ne signifie pas forcément qu'un croyant ne possède pas le sens de l'humour. Ce qui est significatif, c'est que la prière et la plaisanterie sont des expressions diamétralement opposées. Un proverbe juif fait allusion à cette situation irréconciliable : « L'homme pense, Dieu rit. »

Milan Kundera a cité cette phrase quand il a reçu le prix Jérusalem et il a ajouté : « Pourquoi Dieu rit-il en observant l'homme qui pense ? Parce que l'homme pense et la vérité lui échappe. » L'humour tout autant que la religion sont des réactions face à l'inexplicable, mais elles en sont de manière différente et souvent opposée.

Ce qui console les uns peut irriter les autres (souvenons-nous que dans son étymologie « sarcasme » vient de morsure, ouvrir la bouche pour montrer les dents). Dans le roman *La Plaisanterie*, Kundera traite du rôle transgresseur de l'ironie dans une société totalitaire. Pour se délivrer de l'oppression du socialisme tchécoslovaque,

un homme a un bon mot qui est interprété comme une provocation subversive. Cette plaisanterie scelle son destin.

Les tyrans s'y prennent de plusieurs manières pour être risibles, entre autres choses parce qu'ils veulent ignorer tout ce qui n'est pas sérieux. Le paradoxe des dictateurs, c'est qu'ils sont la représentation d'une caricature solennelle du pouvoir. Si Dieu rit des incongruités de l'être humain, l'autocrate, lui, n'apprécie pas la plaisanterie.

La sauvage agression dans les bureaux de la revue humoristique *Charlie Hebdo* a remis sur la sellette la question des limitations sociales du rire. Comme l'a signalé José Luis Pardo, ceux qui considèrent que l'ironie peut profaner un dogme ont déjà fait eux-mêmes la caricature de leur système de croyances. Penser qu'une idéologie ou une religion peuvent s'écrouler à cause d'une blague, c'est avoir une idée très limitée de cette idéologie ou de cette religion.

Cela ne signifie pas que toutes les plaisanteries sont magnifiques ou qu'elles sont du meilleur goût. Certaines blagues nous empoisonnent pendant de longues décennies. Dans sa monumentale étude *Insight and Outlook*, Arthur Koestler s'est chargé de poursuivre les explorations de Freud et de Bergson à propos des causes psychologiques, sociales, physiques et culturelles de l'homme qui rit. Cette théorie unifiée de l'humour est aussi ambitieuse et complexe que l'est la tentative d'associer la relativité avec la physique quantique. Koestler entend le rire comme un réflexe somptueux, à la hauteur de l'art et de la philosophie, provoqué par une infinité de stimulations qui dépendent du pays, de l'époque et des caprices de chacun. Cela peut paraître très surprenant mais on débitait des calembredaines au Moyen Âge ; une personne obsessionnelle s'amuse autrement qu'une autre qui est distraite et un Esquimau ne rit pas pour les mêmes raisons qu'un Paraguayen. Koestler diagnostique de grandes variétés dans le rire, mais il n'approfondit pas les dangers d'en faire usage. C'était pourtant l'auteur idéal pour aborder le sujet. En tant que militant du Parti communiste hongrois il voyagea souvent en Union soviétique et écrivit un livre montrant ses désillusions sur le stalinisme : *Le Zéro et l'Infini*. Pionnier de la critique de l'intolérance socialiste, il mit en exergue la

valeur culturelle de l'ironie. Sa voix serait décisive dans un débat où des gens qui ne supportent pas le regard de leurs voisins répètent machinalement Je suis *Charlie Hebdo*.

La défense de la liberté d'expression est complexe. On ne doit interdire que ce qui atteint à cette liberté. Ce principe élémentaire permet d'assumer des positions opposées, contradictoires, ambiguës qui sont amplement contestées. Il est faux de dire que nous sommes tous *Charlie* ou que nous voulions l'être. Beaucoup de gens n'ont pas ce sens de l'humour. C'est là que se trouve le nœud du problème : il ne faut pas seulement défendre *Charlie Hebdo* pour le lire, mais aussi pour qu'il existe même si nous ne le lisons pas.

En adoptant une pensée unique, le fanatique est incapable de se passer de la pensée des autres : il faut qu'il la supprime.

En Amérique latine, les commentaires n'ont pas manqué sur le rôle colonisateur de l'Europe et le prix qu'elle doit payer sur son propre territoire pour les opprobres qu'elle a fait subir à d'autres pays. Cette logique-là, comme celle du djihad, confond la justice avec la vengeance. De façon analogue, la journée sanglante de Paris ne peut justifier une attaque contre l'Islam.

Le dilemme, ce n'est pas « d'être ou de ne pas être » *Charlie*. Assumer une identité univoque pour affronter les fondamentalistes de l'identité, c'est réduire la magnitude du problème.

La démocratie commence quand on défend *Charlie* et qu'on n'est pas *Charlie*.

(Traduction : Jacques Aubergy.)